

Quand la contribution d'Emile Pouget au renversement du vieux monde n'est pas ignorée ou méprisée<sup>1</sup>, elle n'est guère que prétexte à entreprises de récupération dans le style syndicaliste : c'est ainsi que C. de Goustine a pu intituler le seul ouvrage contemporain qui semble lui avoir été consacré : *Pouget, les matins noirs du syndicalisme*. Ce titre est à lui seul assez révélateur des intentions de l'auteur, qui prétend démontrer comment Pouget, engagé dans l'impasse de la violence individuelle, aurait été

1. « Certes depuis quelques années existait une presse satirique extrémiste. Du moins était-elle ou de qualité médiocre ou de diffusion limitée. C'était le cas du *Père peinard* qui avait repris dès 1889 le ton populacier inauguré cent ans plus tôt par *Le Père Duchesne*. » (Jacques Lethève, *La Caricature et la presse de la III<sup>e</sup> République*.) Il est à noter que cet ouvrage, parmi tous les documents qu'il reproduit, n'en comporte qu'un seul dont la qualité est tellement médiocre qu'il en devient illisible (photo de fragments d'une page de journal...) : il s'agit, comme par hasard, du *Père peinard*.

amené à découvrir dans le syndicalisme l'arme la plus efficace dont puisse disposer le prolétariat.

La vérité, bien entendu, est tout autre : dans les syndicats comme au-dehors, Pouget ne cessa en fait de propager les mêmes méthodes radicales découlant d'un impératif unique : « La grève, le sabotage, le boycottage, etc., y compris la grève générale — qui symbolise la ruine de la société capitaliste — ne sont que des modalités de l'Action Directe<sup>1</sup>. » Pouget définissait d'ailleurs le syndicat en des termes qui ne prêteraient pas à équivoque pour le plus débile des militants : « ... l'organisme confédéral... n'est pas un organisme de direction, mais bien de coordination et d'amplification de l'action révolutionnaire de la classe ouvrière ; il est donc tout le contraire des organismes démocratiques qui par leur centralisme et leur autoritarisme étouffent la vitalité des unités composantes<sup>1</sup> ». Pour Pouget, le syndicat s'oppose à toute organisation bureaucratique, qu'elle soit « politicienne » ou « démocratique » : « Le démocratisme est une superfétation sociale, une excroissance parasitaire et extérieure, tandis que le syndicalisme est la manifestation logique d'un accroissement de vie ; il est une cohésion rationnelle d'êtres humains et c'est pourquoi, au lieu de restreindre leur individualité, il la prolonge et la développe<sup>2</sup>. »

On ne peut, à propos de l'action directe, éluder ici la question du terrorisme, qui, pratiqué par des individus parfois isolés et pourtant étroitement liés au prolétariat, fut l'une des premières manifestations émanant du principe de l'action directe auxquelles Pouget ait apporté son soutien inconditionnel, en même temps que ses attaques contre le terrorisme étatique atteignaient d'emblée à leur paroxysme. Toutes les déclarations du *Père peinard* à propos

1. E. Pouget, *L'Assiette au beurre*, n° 331, 3 août 1907.

2. E. Pouget, *Le Syndicat*, 1910.

de Ravachol, par exemple, en témoignent éloquemment. Il est clair que les terroristes des années 1890 ne se désolidarisèrent à aucun moment du mouvement révolutionnaire et avaient parfaitement conscience de ce que leur rôle se situait au sein de celui-ci, à côté de maintes formes d'action collective : il aura fallu des années de calomnies policières, auxquelles les tenants du socialisme autoritaire apportèrent une riche contribution avant que la racaille stalinienne ne vienne les reprendre et les amplifier, pour faire croire à un antagonisme fondamental là où il n'était pas inconcevable d'admettre non seulement la complémentarité, mais même une interaction bénéfique entre le terrorisme individuel (ainsi amené à mieux choisir ses objectifs et à intervenir à meilleur escient) et l'action collective (dès lors conduite sans crainte de recourir à des méthodes efficaces, donc violentes si la violence s'impose, et dans l'irrespect radical des symboles de l'autorité). Il va sans dire, dans ces conditions, que tout rapprochement avec les formes les plus courantes du terrorisme contemporain n'aurait d'autre effet que de mettre en parallèle des réalités parfaitement inconciliables.

De même le syndicat, d'abord considéré par Pouget comme un refuge, comme un regroupement de prolétaires unis pour faire face à la répression (période de Londres), puis comme la forme d'association ouvrière la plus propice à l'action pour l'abolition du salariat par la conjonction d'individualités autonomes réunies sur une base de classe, ne présente évidemment aucun rapport avec une quelconque variété d'organisation et de gestion bureaucratiques de l'aliénation ouvrière. Il ne peut d'ailleurs pas être identifié aux structures et aux méthodes existant à l'époque de Pouget, même les plus avancées. En ce qui concerne Pouget, la fin de l'aventure est d'ailleurs exemplaire et prémonitoire : les incidents de Draveil-Vigneux et Ville-neuve-Saint-Georges, en 1908, provoquèrent le déchaînement des chacals socialistes et préludèrent à la prise de pouvoir, au sommet de la C.G.T., de la première génération de bureaucrates. Certes, les sociaux-démocrates de

l'époque, malgré leurs bonnes dispositions, n'étaient encore que des enfants de chœur comparés aux staliniens à venir. Pourtant, la jubilation avec laquelle ils accueillirent l'arrestation de Pouget et de ses amis montre déjà que les tâches policières font depuis toujours partie intégrante des fonctions de bureaucrate. *Le Réveil du Nord* socialiste écrivait alors :

« Nous n'hésitons pas à nous dégager une fois de plus de la poignée d'anarchistes qui, sous le prétexte insensé de préparer pour demain la Révolution sanglante définitive, poussent les ouvriers aux pures folies, à l'émeute comme à Draveil... Heureusement, la masse ouvrière veut demeurer dans ses traditions contre la démagogie anarchiste. »

De Guesde à Séguy, le langage des ennemis du prolétariat n'a même pas évolué. En revanche, le fusil Lebel a été remplacé par des armes infiniment plus modernes, qui donneront donc aux prolétaires l'occasion d'apporter à leurs nouveaux propriétaires, dans d'excellentes conditions, une réplique définitive.

Il ne peut être question, sous prétexte de « préfacier » les textes essentiels de Pouget réunis dans ce volume, de placer insidieusement une marchandise idéologique frelatée comme le fit naguère Vaneigem à propos d'une anthologie de Cœurderoy, ni même de juxtaposer arbitrairement à ceux-ci des considérations théoriques où l'évidence palatine alternerait harmonieusement avec les interprétations abusives. Il nous suffira donc de préciser que la lutte de Pouget à son époque n'admet comme équivalent moderne que celle des éléments radicaux qui, au cours de ces dernières années, ont œuvré sans équivoque ni concession à la destruction de la société spectaculaire-marchande, action qui ne peut se confondre avec les mascarades du militantisme gauchiste que dans l'esprit d'un flic ou d'un journaliste. « A la base, on en veut plus subir ce qui advient, et c'est l'exigence *de la vie* qui est à présent un programme révolutionnaire. »

Les intellectuels les plus spectaculairement « révolutionnaires » ne manqueront pas de reprocher à Pouget une certaine naïveté ou un schématisme simpliste — et il est rassurant qu'il en soit ainsi. Pour ceux-là, il est naïf de vomir l'autorité sous toutes ses formes, de cracher à la gueule des forces d'occupation qui accaparent le territoire de notre vie, sans se laisser désarmer ni corrompre par les agents du vieux monde en milieu ouvrier ; et il est simpliste de réaffirmer sans relâche un impératif unique à l'usage des producteurs : la révolte contre la société qui, affairée à ronger leur existence, à la dissoudre dans « les eaux glacées du calcul égoïste », ne paraît relâcher la misère dont elle les accablait autrefois que dans la seule mesure où elle *l'intériorise*. Qu'on ne s'y trompe pas : « *Le Père peinard* » ne fut rien qu'un appel au meurtre. Il ne paraîtra donc pas surprenant que les fragments isolés ici l'aient été selon un critère décisif : que la haine et le dégoût destructeurs du règne de la marchandise et de tous les candidats à sa survie transparaissent à chaque ligne.

Fallait-il dès lors se complaire à établir des parallèles historiques, ou tenter d'appliquer à notre époque, au terme de transpositions approximatives, certains jugements ou analyses de Pouget ? Pour nous, l'*actualité* n'est pas à ce prix. Il nous suffit de reconnaître et de saluer dans le passé l'attitude fraternellement subversive d'une minorité dressée contre tous les Etats, toutes les bureaucraties. Et si l'on tient vraiment à s'interroger sur la raison fondamentale d'une telle réédition, peut-être la trouvera-t-on simplement dans le désir d'améliorer le *climat passionnel* de notre temps.

Il n'y a donc, pour nous, aucun « enseignement » à tirer de cette lecture : les falsificateurs sociaux-démocrates ou staliniens, tout comme les crétiens gauchistes, s'y casseront les dents. Peu importe donc que certains aspects